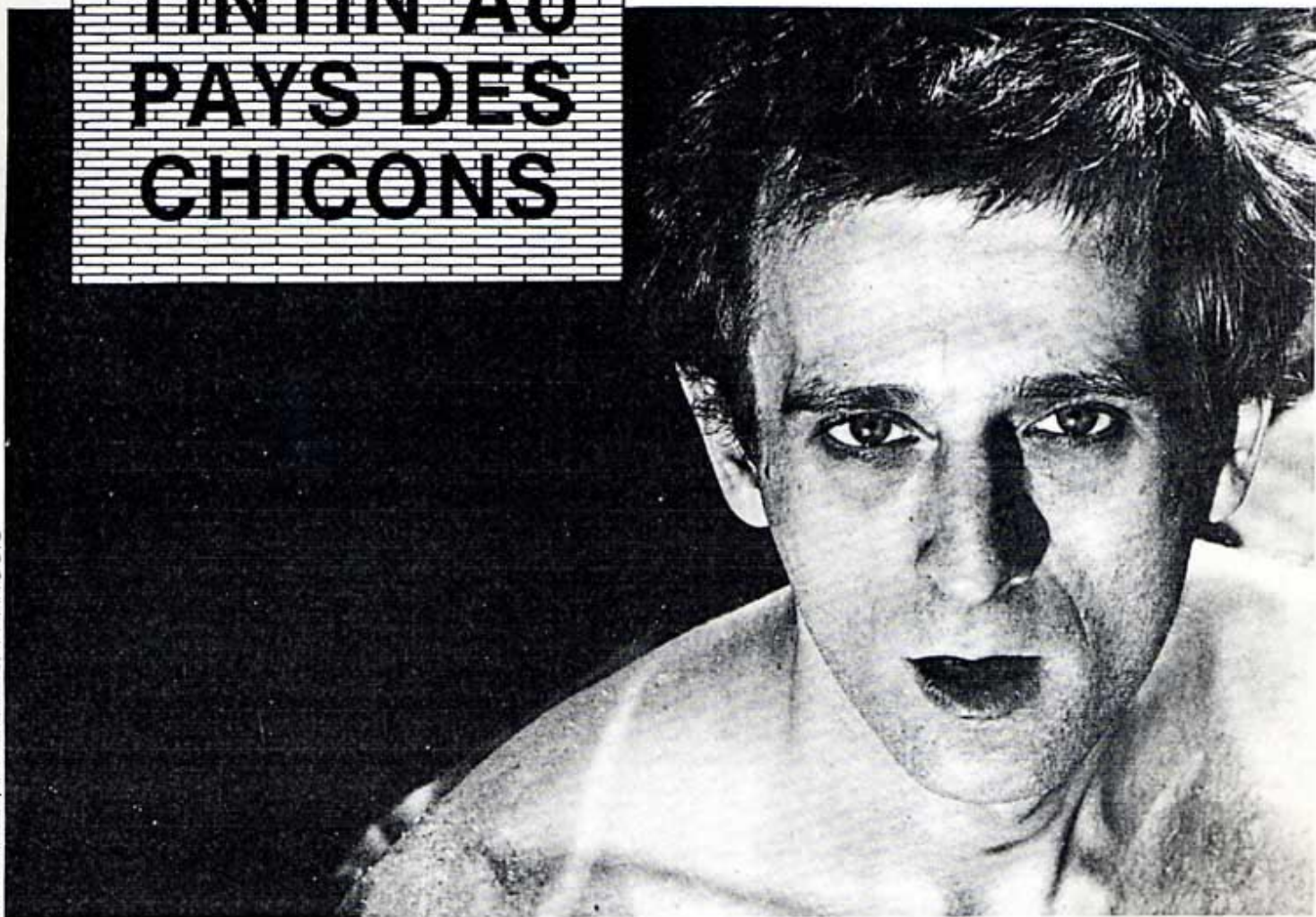


# TINTIN AU PAYS DES CHICONS

J.L SBILLE photo. Daniel FRANCOIS



Deux heures de l'après-midi. Par une torride journée de février, je sonne à la porte de Jean-Louis. La rue, dans un quartier tranquille près du Cinquantenaire, est déserte. Je suis Jean-Louis dans l'escalier. L'appartement est tout en haut. Sur la porte, une fille surgie de la nuit, les bras figés le long du corps grignoté par l'obscurité malgré la robe blanche. Ses yeux sont fixes, agrandis. La photo est de Marc Borgers. Dessous, un texte de Jean-Louis Sbille.

Je suis venue retrouver le fil d'une histoire que Jean-Louis avait commencé à me raconter. Un récit symbolique, à la recherche d'une identité culturelle, et où l'imaginaire prend sa part. Nous feuilletons des fardes de documents, de lettres, de photos. Je suis tout-à-coup happée par ces lignes :

« Mes tendres,

*Ainsi donc dégénéré je vis donc ma profonde dégénérescence.*

*Il n'y a plus que moi et les autres pestiférés qui nous décalquent dans le monde sarcophage, surproduits de moments inutiles et risibles.*

*Puisque «Je» est ailleurs, le spectateur regarde et passe. Je suis l'origine de moi-même. Je suis au-delà du réel et en deçà de mon désir et je salue au passage le romantisme sans espoir d'Andreas Baader et de ses amis.*

*Je et toi — Namur Lisboa».*





### Jean-Louis Sbille

*Ce texte est une lettre que j'avais écrite à Marc et à Anne quand j'étais au Portugal, et que j'ai lue à la radio dans l'émission «Idem» en 1975. Ça faisait partie d'«Expérience du présent».*

Je lis la description de l'expérience :

*«Je» se regarde pendant huit heures dans deux miroirs et sur un monitor: son image se reflétant à l'infini. Un micro cardiaque amplifie les battements de son cœur. Ceux-ci ainsi que sa respiration sont transformés par un synthétiseur. Une photo polaroid est prise toutes les nonante minutes. Avant l'expérience «Je» s'envoie un télégramme annonçant l'heure. Il le recevra 55' plus tard. A la fin de l'expérience il téléphone à l'émission de la RTB «Idem».*

### Jean-Louis Sbille

*C'était très désabusé, très impuissant cette attitude par rapport au monde. Pour nous il n'y avait qu'une solution, c'était l'excès, et l'excès c'était notamment Baader et ses amis. A propos d'Andreas Baader, le jour de sa mort a été un moment très important dans une certaine gauche et auprès de certains intellectuels européens. Que Baader, malgré son extrémisme romantique, n'ait pu arriver qu'à la mort et à l'anéantissement de tout, ça a été ressenti comme le dernier échec, l'ultime de 68. A l'époque Andreas Baader n'avait pas encore dans l'opinion publique cette connotation de violence et de sang. Il n'y avait pas encore cette prise de conscience en Belgique qu'Andreas Baader existait. Il y avait à peine le bouquin «Lutte Fraction Armée Rouge» qui était paru aux éditions «Champ Libre», que j'avais lu à l'époque et que j'avais trouvé assez étonnant. C'était un truc d'intellectuel.*

### Carré Magazine


Comment juges-tu cette démarche aujourd'hui?

### Jean-Louis Sbille

*Pour moi c'était du pré-punk. Il ne faut peut-être pas donner autant d'importance à la punkitude, ça a été un peu la commercialisation et la popularisation d'une démarche intellectuelle type minimal art. On devait avoir 3-4 ans de plus que les punks et on vivait de façon tout à fait associable, dans une marginalité complète, n'ayant pas droit au chômage.*

*Il y en avait un qui croyait être parti au Portugal de l'après 25 avril pour y mourir les armes à la main... croyant vivre sa guerre d'Espagne! Se perdre loin, dans une révolution mythique... C'était moi, et au bout d'une année portugaise je suis rentré par hasard pour retrouver Borgers qui était occupé à réaliser un ensemble de sérigraphies. Lui, il n'était pas parti mais il se rendait compte que le milieu dans lequel il vivait à Namur, se figeait dans l'impasse de sa marginalité, du rêve d'un monde autre! C'est clair, d'ailleurs les gens que nous fréquentions alors ou bien s'en sont sortis comme Thierry Zeno, Ferbus... ou bien ont mal atterri et se sont plantés et survivent de desintox en desintox, de braquages de zonards en crises mystiques aiguës! A cette époque pour m'en sortir j'écrivais beaucoup.*

Je comprends alors que ce romantisme de la révolution associé à un profond sentiment de déréliction s'est d'abord inscrit de façon radicale dans la démarche esthétique des deux jeunes intellectuels wallons. Toute une expérience autour de la communication artistique a suivi. Par exemple, à la «Première Triennale des Artistes du Namurois» au Palais des Beaux-Arts de Charleroi, dans la salle où étaient exposées les toiles et sculptures, était dessiné sur le sol un mot en sable du Rhin: «Pourquoi». Ce mot se détruit petit à petit pendant le vernissage. Le public distrait par l'image du «Pourquoi» retransmise sur un monitor, le piétine. Ou bien, le 18 mai 1976 à la Galerie Détour à Jambes: l'ombre du mot TRA est projetée sur la rue. TRA devient donc ART et ce mot impalpable se mêle aux choses et aux gens, il se déplace au fur et à mesure que le soleil décroît. «Tra et son ombre ART ne sont ni sujet créateur, ni objet créé, ni valeur échangeable. Rien n'est créé, rien n'est produit, tout est absent». Ou cette nature morte, où une série d'objets est disposée sur une nappe à carreaux. Une caméra filme à travers un treillis. Elle transmet au monitor l'image nette du treillis, l'arrière-plan étant flou. L'image du monitor est photographiée et tirée sur du papier et du tissu photosensible, ce qui fournit un écran supplémentaire: le grain et le tramé du tissu. «L'image présentée contient sa propre critique; parole déchue, elle est le décès de la vie car jamais nous n'arriverons à abstraire le rituel de la création qui lui est lié comme le geste à la pensée». L'ensemble était regroupé sous le nom de Ruptz.

R	U	P		TZ
---	---	---	---	----

### Jean-Louis Sbille

*Ruptz, ça ne veut rien dire du tout. Il y a plusieurs mots là-dedans. Il y a rut; il y a zut, rupture aussi, il y a pute, il y a une espèce de zzz. J'inventais des mots.*

### Carré Magazine

L'«Expérience du présent», c'était votre premier travail avec la vidéo?

### Jean-Louis Sbille

*Oui. Mais on l'a sucé des flûtes. C'est un an ou deux après, en allant à la Documenta, qu'on a vu qu'il y avait tout un courant de gens qui travaillaient la vidéo, d'une façon beaucoup plus esthétique et moins, je dirais, médiatique que Marc ou moi.*

### Carré Magazine

La vidéo ce n'était pas pour vous une trace, c'était autre chose qu'une trace?

### Jean-Louis Sbille

*C'était l'immédiateté, c'était maintenant. Ce n'était pas pour nous la possibilité de stocker de l'information. Nous c'était vraiment une image immédiate qui apparaissait là. On s'est dit: on fait — pas de la vidéo — on fait des démarches qui sont irrécupérables par le système marchand des galeries, par la critique et par l'esthétisme.*

Ici, Jean-Louis se lève pour fermer la fenêtre. Le soleil commence à décroître. Jean-Louis devra bientôt se rendre à la radio pour son émission. Un petit chien replet se jette contre ses jambes: «c'est tout, l'Eléphant, va jouer ailleurs!» Je continue à feuilleter les papiers. En 1976 Ruptz écrivait: «Aujourd'hui le champ social de l'art s'est réduit à sa valeur d'échange somptuaire. L'art inauthentique et surfaçaire ne fait que reproduire l'idéologie bancaire d'une civilisation emmurée.

Ce que l'esthète appelle l'«acte créateur» se limite dans l'absolu à un système D de relations avec le monde, c'est un bricolage avec l'illusion de vie.

L'art et son histoire se répètent et s'absentent du quotidien car il n'y a jamais eu d'histoire de l'art: les gens naissent, les gens meurent. Art gratuit, sans désir, sans racines, il est devenu impossible d'en encore le considérer comme moyen de communication: il s'est limité à être le lieu où se mélangent en gris les poncifs intellectuels, élitistes du monde clos des musées, des galeries et revues d'art, et tel la vie figée, effrayée, dédoublée à l'infini il bascule dans l'immobile répété.

Ainsi l'acte créateur critique pour s'entendre vivre aujourd'hui se retourne contre lui-même et dépasse sa fonction imposée comme allant de soi.

Il devient son propre suicide».

#### Jean-Louis Sbille

*C'est Fred Forest qui le disait: il y a toute une série d'artistes aujourd'hui, si tu prends Joseph Kosuth par exemple, qui vivent leur vie d'artiste pendus au téléphone et dans leur correspondance d'affaires, vendant leurs idées, flattant tel acheteur possible pour qu'il leur achète un petit machin qu'ils ont dessiné, mais toute leur énergie ils la passent là-dedans.*

#### Carré Magazine

C'était ça la Kitsch Society?

#### Jean-Louis Sbille

*Oui, dans les textes pour Bildung, ce qu'on appelait la Kitsch Society c'étaient ces espèces de gens qui existent encore aujourd'hui, il y en a partout, qui veulent se tenir au courant de ce qui se fait, mais sans prendre eux-mêmes le risque de vivre une vie de risques, qui reprenaient ce qui pouvait se trouver ailleurs et qui en faisaient sans rien remettre fondamentalement en jeu.*

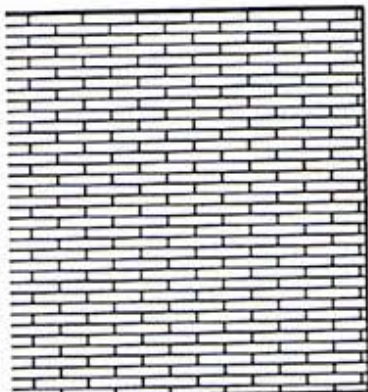
Mais la Kitsch Society, il fallait malgré tout en tenir compte pour être reconnu. Mais à Namur...

#### Jean-Louis Sbille

*La presse ne fonctionnait pas, passait à côté de nous sans nous voir. Les notables belges de la presse dite d'avant-garde ne venaient pas à l'exception de la famille Rona. On n'était pas des noms, on n'était pas supportés par des galeries, on n'avait pas de garants. Et on en souffrait très fort. On avait l'impression qu'on faisait nos trucs comme ça, et que ça passait à côté des gens. On voulait au moins avoir une reconnaissance critique, on voulait être les méchants, et être reconnus en tant que méchants. Qu'on dise: «Votre démarche elle est intéressante, elle est fiable, elle est honnête, elle est authentique». Mais à l'époque ce n'était apparemment pas possible.*

Et pourtant, ils étaient parmi les premiers artistes video belges!

Alors Marc et Jean-Louis ont changé leur fusil d'épaule; ce furent les débuts de *Soldes Fins de Séries*.



le mot en sable de Rhin piétiné apparait sur le moniteur.

Charleroi 20-3-76

**RUPTZ**



LE TRAVAIL INVESTI DANS LE MOT EN SABLE DU RHIN NE CHERCHE PLUS L'ETERNITE, MAIS L'EPHEMERE. LE MOT OBJET DEPLACE LES SENS POSSIBLES DE SON ENVIRONNEMENT. L'IMMOBILE EST LE POURQUOI DU RIEN. - RUPTZ - CHARLEROI - 12.20 MARS 1976 -

LE VOYAGE N'EST QUE L'IMAGE DU VOYAGE.  
JE SUIS L'IMAGE DU VOYAGEUR EUROPEEN.  
RUPTZ



**Jean-Louis Sbille**

On s'est dit: les circuits des galeries, les dés sont pipés. On voyait des gens en Belgique qui faisaient des trucs conceptuels vraiment lourds: tu prends 2-3 crayons de couleur et un crayon noir et tu fais un plan qui est beau et on affiche ça comme n'importe quel tableau. Donc tout le côté explosif du conceptuel était récupéré dans la valeur marchande. On s'est dit: qu'est-ce qu'on fait encore là-dedans? Nous il n'y avait pas toute la paillette, tout le systématique qui aurait pu en faire une «œuvre d'art». On s'est dit: il faut faire des trucs grand public. On a oublié que pour faire des trucs grand public il fallait de l'argent, et on n'en avait pas. Mais avec Soldes on est quand même arrivés à présenter une image de la réalité francophone belge et wallonne en particulier. On voulait sortir des galeries, se trouver dans les kiosques des NMP, ce qu'on appelle art-kiosque, l'art de grande distribution.

**Carré Magazine**

Mais est-ce qu'on ne pourrait pas dire que Soldes refait une démarche un peu kitsch, en montant en épingle des choses et en disant ce qu'il faut faire et voir?

**Jean-Louis Sbille**

Peut-être bien. Mais c'était un repli, on sortait d'une période où tout avait été négativé, où le travail bien fait avait été critiqué, c'était des trucs vite faits. En 79 on était encore aux slogans chaulés sur les murs, la première couverture est encore très proche de ça. On a eu une démarche réactionnelle qui était de créer un bel objet. On a voulu être aussi capables de positiver les choses.

Revenons à l'image de la culture francophone belge:

**Jean-Louis Sbille**

Il y avait dans Soldes cette espèce d'angoisse devant la culture francophone de Belgique qui est occupée à se casser royalement la figure, de savoir qu'on appartenait à une communauté où il n'y avait plus aucun répondant. Le No Future, on était en plein dedans, il fallait en sortir.

**Carré Magazine**

Pourquoi se casse-t-elle la figure, cette culture?

**Jean-Louis Sbille**

Parce qu'on a vécu sur un passé glorieux de pays riche à cause du Congo, des charbonnages, et d'une situation donnée qui s'est déglinguée. Les gens n'ont pas eu le courage de reprendre des risques et de réinvestir dans le futur. A tous les niveaux c'était ça. On fermait les yeux. Pourtant, certains, des chiens galeux, des parias, des traîtres à la Wallonie des labours et des charbonnages (aujourd'hui on dirait de la métallurgie) sentaient qu'il y avait des trains à prendre. Et personne ne se décidait à monter dedans, on vous en empêchait même! Et quand enfin on parvenait à y monter il était trop tard... Fallait prendre le suivant... Alors que tu avais ton billet. Mais on ne t'a pas donné la possibilité de monter dedans. Je sentais la Wallonie comme ça... Un quai de gare désertée, des trains fantômes, des chefs de gare leucémiques...

**Carré Magazine**

Et maintenant, les trains où on peut monter ce sont les trains new-yorkais?

**Jean-Louis Sbille**

Ben oui, faut changer de quai, et de gare pour se frotter un peu à une autre dynamique, qui soit moins mortifère. Et les raisons pour lesquelles ça ne va pas ici t'apparaissent plus clairement. NYC, c'est une ville de grand pays, il y a pas mal de gens, il y a de l'argent, puis il y a les médias. En Belgique aussi, il y a des journaux mais ils n'ont aucune audience à l'étranger. Nous seuls nous regardons dans les

miroirs de notre presse... Une pleine page dans le Soir a moins de répercussion que dix lignes dans The Village Voice ou que vingt dans Libé!

A NYC je me suis rendu compte qu'en Belgique, la culture est entourée des barbelés électrifiés de toute l'idéologie culturelle de l'après-guerre. La culture doit être gratuite et ne peut rapporter d'argent. Si l'Etat décide d'aider une réalisation artistique, il le fera uniquement dans les circuits publics, il n'aidera pas une galerie privée ou une SPRL de production. Si un canard a de la pub, il n'a pas à être aidé! Alors, qu'à New York ce n'est pas dans les Maisons de la Culture que ça se passe, les gens se réunissent dans les boîtes où on consomme, où on joue, où on danse, où on traite de business, de création, de production. Les lieux culturels sont des lieux de plaisir. Ici, se sont des lieux de culture!

Je m'interroge sur le système d'aide à la presse. Les journaux qui reçoivent une aide de l'Etat vivent en même temps de la pub. Mais en ce qui concerne la presse artistique, et d'avant-garde, l'Etat déciderait que c'est incompatible? De quel droit?

Alors que c'est elle qui a peut-être le plus besoin de cette aide, et qui pourrait représenter à l'étranger une image vivante, actuelle de notre communauté.

Par ailleurs, je me dis aussi que le système américain, où des gens parient sur un artiste et mettent le paquet pour le faire connaître et en quelque sorte le «rentabiliser», n'est valable que pour une minorité d'artistes fashionable, tandis que les autres crèvent, au moins autant qu'ici. Mais Jean-Louis dit surtout que «pour les démerdards il y a plus de possibilités d'aller plus loin directement».

N'empêche, à supposer que ces conditions soient remplies, on retombe sur un autre écueil, sur la contradiction dont on parlait plus haut, qui guette toujours l'artiste qui réussit: la Kitsch Society l'attend au tournant.

#### Jean-Louis Sbille

Aux Etats-Unis, des commerçants, des galeries ont fait que les choses sont devenues vivables et que des artistes ont pu aller jusqu'au bout de leur démarche. C'est ce qui fait que souvent j'ai l'impression que, pour pas mal d'entre eux, ils sont devenus leur propre caricature, ils se sont refaits éternellement, puisque ça fonctionnait comme ça.

Donc les Belges, du moins les francophones, n'investissent plus dans la culture immédiate; ils ne prennent pas de risques; ils dorment sur des lauriers fanés et ratent tous les trains. Pour ne rien arranger, ils sont une petite population enclavée culturellement:

#### Jean-Louis Sbille

Aujourd'hui, tu es obligé d'être international. Et ça fausse le jeu. C'est la force des Etats-Unis et des grandes nations. En France par exemple, les manifestations culturelles internationales dépendent directement du Quai d'Orsay, le ministère des Affaires Etrangères.

Une des grandes angoisses déjà du temps de Ruptz, à la Dokumenta, c'est qu'on appartient à une

petite communauté de 4 millions d'habitants et qu'un individu — à moins d'être un génie ou d'avoir le coup de bol — n'est pas porté par sa communauté pour vivre pleinement son époque. Et tu n'as pas accès aux grands médias internationaux. La Belgique, personne ne sait ce que c'est, et la Wallonie encore moins. Prends un exemple, Pousseur c'est une tête, il est compétitif internationalement. Et il est le moins connu des connus. On connaît plus Boulez et l'Ircam. Boulez ne doit pas passer sa vie dans un Conservatoire pour son gagne-pain. On lui donne les moyens de faire ce qu'il veut. Et je suis sûr que l'industriel ou le commerçant belge qui veut aller vendre des boîtes de conserve au Nigeria se heurte aux mêmes problèmes, d'être d'un petit pays qui n'a pas les garanties suffisantes.

#### Carré Magazine

Est-ce que l'Europe n'aura plus la force de porter une culture authentique, pas Kitsch, pas importée?

#### Jean-Louis Sbille

Je crois que l'Europe a par rapport aux Américains ce côté romantique, sensuel de la culture. Que les Européens ont encore ce plaisir affectif de la création que les Américains n'ont plus. Il sont plus cyniques (les Américains). L'art est un business, Groucho Marx le dit dans ses Mémoires. Ils pensent à faire des produits rentables dans lesquels ils ne perdent pas d'argent et où ils peuvent même en gagner dans un créneau particulier. Nous on a encore ce côté un peu expérimentateur de l'humanisme classique, de la découverte pour la découverte, du plaisir.

Nous nous disons que finalement c'est moins un problème de création qui mine le pays des chiens et de Tintin, qu'un problème de prise en charge, de diffusion, de reconnaissance. Que faire? Maintenant il fait complètement noir. Je reprends le volant de la Lada, vers l'autoroute de Wallonie.



Propos cueillis par  
Françoise LERUSSE

